

le libertinage dans l'épuisement. M. Hugo y parle beaucoup d'amour, mais d'un amour qu'il a vu, on le croirait, à travers des fentes de cloison et par des trous de muraille. C'est du Michelet après l'histoire : la même grimace, le même sourire, la gaieté jaune de la fatigue et l'effort fanfaron de l'impuissance. Seulement M. Michelet est grave, M. Victor Hugo fait rire. On dirait de la poésie de momusien, et la gaillardise énervée d'un vicillard du Caveau."

Le *Figaro* en dit bien d'autres ; mais ce court extrait indique suffisamment le ton de sa critique et le caractère fondamental du livre.

M. Hugo a toujours péché du côté de la finesse et de la délicatesse. Même dans ses meilleurs ouvrages, de son meilleur temps, il y a des fautes de goût énormes. Mais de grandes beautés les couvraient, et en y mettant un peu de bonne volonté, on pouvait ne les pas voir, ou tout au moins les oublier promptement. Ce n'est plus le cas. Le mauvais et le grotesque abondent cette fois à tel point qu'on le rencontre partout. Il faut faire un grand effort d'impartialité pour reconnaître çà et là, de très loin en très loin, le souffle du grand poète, la main du maître.

La *Revue* fera ce partage dans l'étude que nous annonçons ; mais en attendant, nous signalerons quelques unes des gentillesces qui remplissent les *Chansons des Rues et des Bois*.

L'auteur a parcouru la campagne au moment où tout aimait, tout chantait :

L'arbre à la fleur disait ; Nini.

Il a vu un vicillard et une jeune femme :

Que Philistine est adorable
Et que Philistin est hideux !
L'épaule blanche à l'affreux râble
S'appuie en murmurant ; Nous deux !

Ailleurs il rêve à l'antiquité et découvre qu'Eschyle se livrait à une ivresse d'un genre inconnu :

Eschyle venait à la brune
En Sicile et s'enivrait
Des *juives* du clair de lune
Qu'on entend dans la forêt.

Il fait une autre découverte sur le passé :

Dans ce passé crépusculaire,
Les femmes se laissent charmer
Par les *gousses d'ail* et l'eau claire
Dont se composait l'art d'aimer.

M. Hugo a toujours cultivé, avec une passion entêtée et malheureuse, le calembour, qu'il a cependant appelé la "verruce de l'esprit." Dans un dialogue des *Misérables*, l'un des personnages dit à l'autre : N'admires-tu pas mon calme ? — Tu en es le marquis, répond Tolomhyre. Les *Chansons des Rues et des Bois* nous donnent dans le même genre quelque chose de mieux encore. M. Hugo dit qu'au temps des patri-

On entendait Dieu dès l'aurore
Dire ; " *As-tu de jeunes, Jacob ?* "

Il fait des blasphèmes, il commet des sacrilèges dont il semble n'avoir pas toujours conscience :

Soul sous une pierre, un *cloporte*
Songeait comme Jean à *Pathmos*.

Et que de mots baroques, impossibles, sont chevillés à la fin du vers pour le faire rimer richement ! que de vers tout entiers ne sont là que pour le son ! Jamais M. Hugo n'a mieux justifié la vive critique d'Alfred de Musset, disant de l'auteur des *Feuilles d'automne* :

Le dernier des humains est celui qui cheville.

Il y a deux parties dans les *Chansons des Rues et des Bois* : *Jeunesse, Sagesse*. Ces deux titres sont tous deux menteurs. M. Hugo confond le libertinage avec la jeunesse, et les rêves creux d'un esprit orgueilleux et sans guide avec la sagesse.

EUGÈNE VEUILLOT.

— *Revue du Monde Catholique.*